

Liège, vu de Cointe. — Dessin de A. Heins, d'après nature.

LA BELGIQUE,

PAR M. CAMILLE LEMONNIER¹.

TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

LIÈGE.

Panorama de Liège, vu des hauteurs de Cointe. — Les ponts, les rues, les églises. — La ruche en travail. — Symphonie en gris. — Le vieux Liège et la ville nouvelle. — La place Saint-Lambert. — L'ancienne cathédrale. — Le palais des princes-évêques. — Alhambras, pagodes et préaux. — Maître François Borset. — Le palais de justice et l'hôtel provincial. — Publémont. — Rue Hors-Château. — Saint-Paul. — Saint-Jacques. — Saint-Martin. — Saint-Barthélemy. — Le cloître Saint-Jean et la tour de Notger. — Les fonts baptismaux de Saint-Barthélemy. — Activités d'art au pays de Liège.

Une rue qu'on prend près des Guillemins oblique à droite, franchit un pont, et de raidillon en raidillon achemine à une large voie, récemment pratiquée dans le coteau. A mesure qu'on monte, la vue plonge à travers des percées; les collines, en se rapprochant ou s'épaçant, diversifient les perspectives; quelquefois, par une échancrure, on aperçoit des coins entiers de la ville et de ses faubourgs, tout un entassement de toits et de pignons, coupé par les hautes cheminées des usines et des fabriques. Aux deux côtés de la route, des coudriers emmêlent leurs taillis; une odeur de mousses et de feuillages laisse moins sentir le mélange

puant d'oing et de suie apporté de la vallée par le vent; et petit à petit on dépasse une laiterie, l'établissement d'hydrothérapie, les coûteuses installations de l'Observatoire. Le fleuve s'est reculé à gauche, dans les alternatives de silence et de bruit de ses rives; on n'aperçoit plus que les ondulations supérieures du défilé au fond duquel s'allonge sa grande nappe verte, et un plateau se déroule, dont la descente tout à coup ménage le panorama de Cointe, le plus saisissant dans cette suite d'échappées qui sollicitent partout les yeux.

D'ici, en effet, c'est presque Liège entier qui se développe avec ses deux rives d'une physionomie si tranchée. Une longue scintillation métallique suit la coulée de la Meuse à travers le vaste paysage d'ardoises et de briques qu'elle découpe. Quatre ponts, le pont de l'Acclimatation, le pont Neuf, la Passerelle, le pont

1. Suite. — Voy. t. XLI, p. 305, 321, 337, 353, 369; t. XLIII, p. 129; t. XLIV, p. 129, 145, 161, 177; t. XLVI, p. 305, 321, 337; t. XLVII, p. 257, 273, 289, 305, 321, 337; t. XLVIII, p. 273, 289, 305, 321; t. XLIX, p. 337, 353, 369; t. L, p. 225.

Léopold, font au-dessus des eaux une enfilade d'arches s'amincissant dans la reculée, entre la ligne prolongée des quais. Tout au fond, une courbe qui ferme l'horizon se dentelle du fouillis lambrequiné des petites maisons du quai de la Batte; et le grand miroitement du fleuve se perd ensuite dans l'entonnoir de montagnes dont les cimes moutonnent au loin.

Cependant, à notre droite se déploie, touffue comme une forêt, l'agglomération des quartiers d'outre-Meuse. Une ligne d'épaisses fumées, brouillard qu'aucun soleil ne dissipe, marque la trajectoire de cette bruyante rue Grétry, dont l'harmonieuse dénomination, par une sorte d'ironie, s'attache justement à une voie constamment ronflante des furieuses et discordes musiques de la métallurgie. L'industrie, en cette active fourmilière liégeoise, ne s'arrête pas aux banlieues; comme emportée par le formidable élan qui commence dès Huy, elle traverse la ville, emplit les rues du mugissement de ses machines, et, dans la chair même du grand peuple ouvrier, assied les assises de ses flamboyants donjons. Mais le calme renaît sur la rive gauche. A l'avant-plan, les tourelles et les pignons de l'île du Commerce entremêlent le luxe et la fantaisie des styles, au bas de l'énorme butte qu'on voit se renfler ensuite, sous un dégringolement de façades et de cheminées. De proche en proche, elle monte, couverte d'une carapace toujours plus dense de maisons, avec l'imbricquement lumineux d'une masse ininterrompue de toitures en ardoises, coniques, carrées, bossuées, effilées, penchantes, et qu'on dirait entrechoquées par des remous aux bosses et aux reliefs des pentes.

Tandis qu'à Bruges, à Gand, à Anvers, la rouge symphonie des tuiles, avec les modulations infinies qui de la pourpre sanguine se dégrade jusqu'aux pâleurs des roses éteints, allume sur l'horizon des réverbérations de couchants et d'aurores, un poudroieusement gris, irisé de teintes violettes, uniformise les aspects de la ville wallonne et semble réfracter au-dessus d'elle les blancheurs et les grisailles des calcaires et des grès environnants. Mais nulle monotonie, rien de terne dans cette absence des notes piquées qui réveillent la plaine flamande. C'est un gris nuancé, transparent, infusé de lumière, dans des atmosphères fondues qui ne découpent pas les objets et les baignent au contraire en de moelleuses ambiances. La montagne qui là-bas sert de toile de fond à ce panorama de maisons, souligne en outre de ses verts vigoureux ce que la tonalité dominante paraît avoir d'un peu sec aux yeux épris d'un coloris plus épanoui; et ce mélange de la verdure avec l'ardoise, la pierre et la brique forme des harmonies particulières où se combine surtout l'accent de la contrée. Par là-dessus, une envolée de clochers et de tours, des chevets d'églises et de chapelles, de grandes lignes rigides plantées comme des équerres dans le tohu-bohu des topographies. Saint-Jacques et, plus sur la gauche, Saint-Paul, celle-ci coiffée d'une flèche, celle-là trapue et sans tour, émergent, pareilles à des promontoires,

du déferlement des pignons et des toits. Et plus loin, dans la brume, la forme partout visible de Saint-Martin évoque l'idée d'un géant de pierre couvrant la colline de son ombre. A un certain moment l'agglomération s'ouvre à des percées de verdure; les maisons s'espacent sur les flancs de la cité; on est déjà dans la banlieue, et la ville n'a plus l'air que d'un contrefort à la montagne de Vivegnis qui s'escarpe et festonne le ciel des sinuosités de ses crêtes.

Ce n'est là que la connaissance extérieure et superficielle. La part faite aux yeux, il faut s'engager dans le grand madrépore percé en tous sens de rues tortueuses, les unes zigzaguant en lacets sur des côtes abordables seulement pour le piéton, les autres moins raides, montant à travers le noir des vieux quartiers, et presque toutes cassées à angles brusques par les tournants, reliées ensemble au moyen d'escaliers et par moments si encaissées que d'une fenêtre à l'autre des maisons qui les surplombent, deux bouches pourraient se joindre. Liège, d'ailleurs, a sa vieille ville et sa nouvelle ville, celle-ci correctement alignée, avec des boulevards, des squares, des fontaines, des kiosques, des terrasses, tout le riche décor d'une petite capitale de province amoureuse du faste et alimentée par une grande fortune publique. Depuis quinze à vingt ans, des travaux considérables ont transformé les abords des quais, modifié le cours du fleuve, amené la circulation et la vie dans la solitude des terrains perdus. A un pas des Guillemins, une cité magnifique a poussé par enchantement, une floraison d'architectures somptueuses et surchargées dont les minarets, les coupoles, les loggias, les colonnades et les frontons font défiler en une vision confuse les monuments de l'Orient et de l'Occident. Descendez quelques marches: la Meuse étale sa coulée chatoyante au bas des parapets, et un autre escalier vous mène à l'opposé dans des jardins plantés d'essences variées et rafraîchis par des eaux jaillissantes. Bientôt s'ouvre une double allée de grands arbres; leurs branches suspendent dans l'air comme les arceaux d'une forêt; on croit traverser un coin des Champs-Élysées. Puis à cette superbe promenade du boulevard d'Avroy succèdent les frondaisons de la Sauvenière; les maisons se resserrent; à droite une place laisse voir, derrière une statue, celle de Grétry, la mesquine ordonnance d'un bâtiment à pilastres, le théâtre; et, tout de suite après, une large rue nous jette sur un vaste terre-plein, cette grande place Saint-Lambert, grande plus encore par les souvenirs du passé que par ses dimensions dans le présent.

Là un édifice merveilleux se dressait, la cathédrale du douzième siècle, avec ses énormes tours carrées, les quatorze piliers de sa nef, ses salles du chapitre, ses locaux pour la recette, son chartrier, tout l'immense agglomérat qui s'incrustait au cœur et aux pieds du colosse, vivant dans la peur et le commerce de Dieu. Pierre l'Ermite y sonna le clairon des croisades; Lambert le Bègue y anathématisa la simonie des clercs; plus tard un duc puissant, tourmenteur et

bourreau de la cité, Henri I^{er}, vaincu aux plaines de Steppe, s'y ploya avec humilité sous le geste de l'évêque levant les censures ecclésiastiques, pieusement ensuite ramassa le corps du Christ, ceint d'épines, qui, par ordre de Hugues de Pierpont, était demeuré sur la dalle, dans la nuit du temple, saignant de la blessure faite à ses fidèles liégeois. Le feu d'abord, puis les révolutions des hommes réduisirent en poudre le glorieux sanctuaire. Mais un palais s'élevait à côté, dans sa lumière et dans son ombre, une somptuosité de pierre, d'or et de marbre, que l'évêque Everart de la Mark, parent du farouche Sanglier des Ardennes, avait commencé et qui, lui du moins, est resté en partie debout, au haut de la place, derrière les froides symétries d'une façade plaquée au siècle dernier sur l'âme et la forme intérieures. Un incendie ayant mangé la façade primitive, on mit à l'édifice ce masque classique, par vergogne peut-être pour la licence fleurie qui égayait les cours. Or c'est en celles-ci qu'est toujours le charme, la palpitation de cette pompeuse demeure des princes-évêques, gens de guerre, mais de plaisirs aussi, qui trouvaient là comme une image du cloître, adoucie et mondanisée.

Quand on débouche dans la plus grande des deux cours, l'émotion va jusqu'à l'inquiétude. La vue, les temps, les styles se brouillent dans ce mélange de roman, d'arabe et d'hindou qui brusquement ouvre une échappée sur des alhambras, des pagodes, des préaux de monastère (voy. p. 245). Ne cherchez pas : vous êtes dans le caprice et l'imagination. Un seul homme a dégrossi ce bloc qui semble trahir de multiples collaborations, mais quel artiste et quel songeur ! Ce François Borset, d'outre-Meuse, appartenait à la race des impétueux cerveaux en qui bouillonnent toutes les formes et qui, comme la forêt, contiennent le simple et l'enchevêtré. Il sculpta dans les soixante colonnes des galeries un poème idéal et grotesque, de la grimace et de la chimère, peut-être aussi quelque évocation des féeries orientales. Chacune d'elles décèle le jeu d'un esprit infini en ses combinaisons ; toutes diffèrent par un détail, une fantaisie, un mascarons, et les unes se renflent en bulbes, dessinent des tulipes, s'arabesquent de végétaux et d'animaux, les autres ressemblent à de grands candélabres montés sur des piédestaux et couronnés de corbeilles. Sur les quatre faces de la cour un portique se continue, déroulant les cintres surbaissés de ses arcades, avec ce peuple de piliers pour appuis ; et le portique lui-même supporte l'ordonnance élégante et légère des façades, prolongées en travées dans l'ampleur des toitures, avec un fouillis de colonnettes, de pinacles, de rinceaux et de balustrades. Cette efflorescence déliée de l'ogival paraît presque sévère à côté des poussées folles du jardin de maître Borset. Les rocailles et les chicorées qui, deux siècles plus tard, s'épanouiront comme des végétations parasites sur l'art dégénéré, sont là en germe, dans les volutes et les astragales de cette fantaisie tarabiscotée.

Après ce coup de théâtre, la seconde cour pâlit,

malgré ses prestiges : c'est que la fabuleuse invention de tout à l'heure est restée empreinte sur notre rétine. Et pourtant le fougueux Borset a passé par ici comme là-bas. Pour s'épanouir moins fantastiquement, les fûts et les chapiteaux des galeries, ceux-ci enguirlandés de feuillages, ceux-là creusés de cannelures, de losanges, d'hélices et de moulures, n'en portent pas moins la marque distinctive de ce surprenant coup de ciseau. Les portiques, en cette cour moins riche, mais d'une intimité plus silencieuse, ne règnent que sur deux faces du quadrilatère ; sur les deux autres, de grands murs pleins se nervent de simulacres d'arcs dont les pieds-droits descendent jusqu'à terre. Au milieu, un jardin a poussé, près d'une vasque ; les gazons sont pleins de vieilles pierres, débris d'écussons, statues, fonts baptismaux, plaques tumulaires ; quelquefois un oiseau descend, vient becqueter l'herbe ou boire à la fontaine. Il n'en faut pas plus pour la rêverie ; les galeries s'animent d'une traînée de pages et de favorites ; des fenêtres sort une rumeur vague, troublante, mal assoupie, comme un bruit de volière ; les portes ouvertes laissent soupçonner des tapis, des tentures, des statues, des escaliers de marbre. On pense à cette exclamation de Marguerite de Valois : « Il n'y a rien de plus magnifique et de plus délicieux ». Ou bien une grande silhouette se dessine, grandit, arpente les dalles, celle d'un de ces princes-évêques perpétuant la tradition d'un épiscopat temporel, querelleur, bataillant de la crosse et de l'épée, quelquefois pour et plus souvent contre le peuple. Et tout là-haut un carillon verse sa pluie de notes ; elles ruissellent, larmes mélodieuses, sur les poussières où fut la gloire de Liège et que le vent balaye dans l'enclos. Mais un grincement horrible, continu, d'abord inexplicable, rompt l'enchantement ; on regarde : chaque baie de fenêtre encadre une tête de scribe égratignant du papier. Les termites se sont mis dans la tanière du lion ; ce coin de l'antique résidence princière est devenu le refuge des bureaux de l'enregistrement. Arrière, illusion !

Et non seulement de là, mais de partout, les fantômes ont été délogés. Les ombres noires errantes sous le rire des mascarons de François Borset ne sont point des robes de prélats, mais des toges d'avocats. Cette toison qui se rebrousse là-bas comme la fourrure du mélancolique chat des ruines se résout en un bonnet à poil sur le crâne de Pandore, et des plaideurs contrits remplacent la vilenaille qui, les jours de largesses, arrivait gueuser aux portes de la grande maison. Après tout, celle-ci n'a guère changé sensiblement de destination. Jadis la justice des évêques s'y rendait, et c'est encore la justice qui s'y rend aujourd'hui. Mais, tandis que l'autre n'était souvent que le caprice et l'arbitraire, celle-ci s'appuie sur des codes, des lois, l'appareil rigide de la conscience moderne.

Un peuple pratique se reconnaît à ces utilisations des vieilles reliques. Des anciennes écuries du palais on a fait les bureaux de l'hôtel provincial, et le chef de l'administration a lui-même été installé dans la

salle des États. Ce grand service public occupe maintenant toute la partie ouest du palais. Un artiste de talent, dont le nom restera attaché à l'œuvre de la restauration, M. Delsaux, a reconstitué sur le patron des façades intérieures le vaste développement des façades qui regardent Publémont (voy. p. 247). C'est la même disposition de travées prolongées dans le toit et reliées par une balustrade découpée à jour, avec des élancements de colonnettes et de pinacles. Un portique, en saillie dans le milieu de la construction, reproduit le délicieux motif des arcs et des piliers de la grande cour, dont deux avant-corps, partant des pignons d'angles, achèvent de dessiner en outre la configuration.

Des rampes de la grosse butte qui se dresse en face et vient mourir dans le square de la place Notger, parmi les fleurs et l'eau, on lit merveilleusement ce beau livre de pierre, où l'écriture prend le relief et l'animation d'innombrables bas-reliefs, écussons et statues, l'histoire au ciseau des prospérités et des vicissitudes liégeoises. Ce Publémont qui brusquement mure la rue, avec sa place Saint-Pierre là-haut, sa dégringolade de maisons, ses touffes de verdure, les plans géométriques du tunnel au bas de ses pentes, ébauche là l'ordonnance compliquée et savante d'une sorte d'escalier à la Piranèse. Et l'escalier existe véritablement un peu plus loin. De la rue Hors-Château on le voit monter, monter toujours, projeté de palier en palier jusqu'au plateau de la citadelle, avec l'escalade illimitée de ses marches, qui, d'en bas, finissent par s'effacer dans un gigantesque plan incliné. Cette rue vivante, décorée d'une fontaine monumentale de Delcour, un joli et tourmenté édifice à statues, piliers et bas-reliefs, mène à une chapelle d'une destination singulière : Vénus et Paphos y revivent dans la coutume qu'ont les madeleines des quartiers circonvoisins d'y entendre la messe pour l'achalandise de leur commerce. C'est comme un reste de paganisme monté du ruisseau; et le lieu, paraît-il, ne sait pas toujours contenir les fidèles qui, en priant Dieu, invoquent surtout l'Amour.

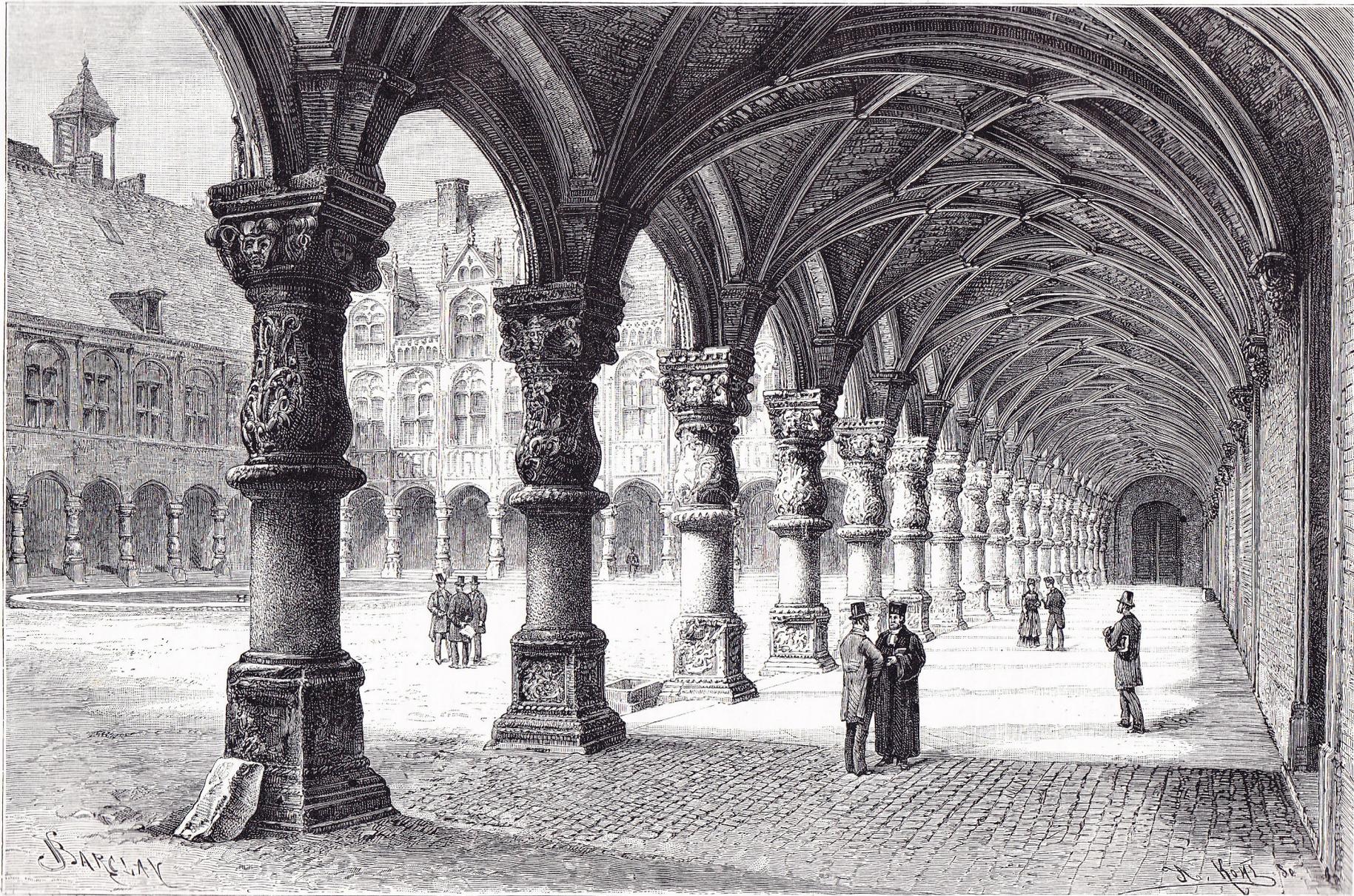
Ce culte joyeux ne s'accorderait pas avec les austérités de Saint-Martin et de Saint-Paul. La vieille foi s'y agenouille seule, humblement prosternée dans la pensée de la rédemption finale à laquelle les tombeaux, la solennité des voûtes, les éblouissants paradis des vitraux ramènent constamment l'esprit. Aucune des grandes églises liégeoises, à vrai dire, n'a les graves tristesses des sanctuaires du pays flamand; et cependant chacune d'elles possède d'inoubliables splendeurs. Saint-Paul, devenu cathédrale depuis la disparition de Saint-Lambert, s'annonce extérieurement par les nobles symétries de l'ogival primaire. Les dais, les glabres, les dentelles qui plus tard orfévrent l'armature des contreforts et des arcs-boutants, n'ont pas encore remplacé la majestueuse simplicité des belles lignes initiales : on admire la balustrade à arcatures ogivales trilobées de la grande nef, les saillies des contreforts du chœur, les belles verrières du

transept; et un nombre infini de fenêtres donnent à l'édifice l'air d'une énorme lanterne. C'est à peine si les murs pèsent sur ce temple aérien et illuminé; partout les hautes baies s'ajourent, ouvrant des percées sur le ciel (voy. p. 248), et l'autre, comme si l'architecte avait rêvé de bâtir son œuvre avec du jour plutôt qu'avec de la pierre. Et l'impression demeure à l'intérieur, sous le ruissellement de toute cette clarté qui, tombée des fenêtres, coule et ondule à travers les quatorze piliers de la grande nef, piliers d'estacade battus par cette prodigieuse marée blanche entrée de partout et submergeant les voûtes et les dalles.

Au-dessus de leurs arcades lancéolées, de légers arceaux trilobés, appuyés sur des colonnettes cylindriques, prolongent les sveltes découpures d'un triforium; tout de suite après, la voûte s'élance, entre-croisant ses nervures, avec de grandes fenêtres flamboyantes dans les retombées; et des parterres, des jardins, une forêt mystique s'ouvre, se suspend en guirlandes, en végétations et en treillis de feuillages aux courbes de la sublime ogive. Là-bas, au fond de la nef, le chœur aiguise ses verrières en pointes d'épées; dans les transepts, d'autres fenêtres, immenses, découpent le mur de haut en bas, avec l'éblouissement de leurs vitraux : à droite, l'histoire de sainte Julienne et l'institution de la Fête-Dieu, une polychromie moderne; à gauche, le couronnement de la Vierge, des émeraudes, des topazes et des saphirs plein les meneaux d'une composition renaissance. Ainsi, dans les flammes et les gemmes, la magnifique église s'épanouit, fleur composite de trois ordres différents, avec ses stalles en bois à pinacles en crosse d'évêque, ses dinanderies, son Christ au tombeau de Delcour, ses bas-reliefs, les statues et les guillochages de sa chaire de vérité.

A Saint-Jacques, on touche à la floraison suprême du style flamboyant : visiblement, avant de s'éteindre, il s'y épuise en prodigalités de rosaces et de festons (voy. p. 249). Les arcades de la grande nef, dentelées de feuillages, sous un triforium découpé de meneaux trilobés et cintrés, de rosettes, de trèfles et de quatre-feuilles encadrés; les tortis d'arabesques qui s'entrelacent autour des médaillons et des bustes dans les tympans; les meneaux des fenêtres évidés en trèfles et rosettes à six lobes, de chaque côté d'un linteau à pinnacle; les arcades simulées des bas côtés, avec le motif du triforium reproduit dans une balustrade; tout un fouillis de colonnettes, de chapiteaux à crosses végétales, de figures en haut relief, de dais, de culs-de-lampe entre-bâillent sous la merveilleuse voûte taillée en nervures prismatiques, comme des coins d'Alhambra. Cette voûte, peinte en couleurs de mirliton malheureusement, est à elle seule une chose tout à fait extraordinaire; les compartiments s'enchevêtrent si étroitement qu'on dirait les mailles d'un immense filet réticulé à l'infini et torsé avec des câbles de pierre.

D'ailleurs, le caprice fleurit partout dans cette église-bijou, ciselée comme un reliquaire; il multiplie les pinacles et les statues entre les fenêtres du chœur, peuple



Liège : cour de l'ancien palais des princes-évêques (palais de justice) (voy. p. 243). — Dessin de Barclay, d'après une photographie.

de grandes figures les archivoltas du transept, brode de bas-reliefs prestigieux comme des filigranes jusqu'aux clefs de voûte à l'intersection des nervures. Toute surface libre s'ajoure, s'ourle, et se guilloche dans ce parc luxuriant dont les colonnes sont les troncs et qui ramifie dans tous les sens, en guise de rameaux, la chimérique frondaison de ses sculptures. Après un tel effort, l'imagination de l'homme n'a plus rien à inventer; la prière et l'art ont dit leur dernier mot; le génie qui a engendré une si étonnante création périt par l'impossibilité de se dépasser lui-même. C'en est fait de l'ogive; elle meurt dans une apothéose. La renaissance qui lui succède sonne la diane d'un idéal et d'un temps nouveaux.

Cette merveille de l'ogival tertiaire à son apogée s'enveloppe de formes calmes et symétriques qui ne font pas prévoir la somptueuse fantaisie de l'intérieur. Pourtant la balustrade des hauts combles, avec ses arcatures trilobées, les très belles fenêtres maillées à mi-hauteur par les meneaux, l'admirable baie géminée des transepts et, plus haut, les entrelacs des glabres forment, derrière les minces contreforts, une architecture qui suffirait à la gloire de toute autre église. Une curieuse ordonnance de portail, du plus pur renaissance, s'est greffée, au bas côté gauche, avec sa superposition de colonnes et de niches, sur le vestibule d'entrée, éclairé par six fenêtres ogivales et couronné d'une voûte à compartiments prismatiques. Et rien n'est charmant comme cette disparate qui tout à coup accroche aux parois flamboyantes les lignes harmonieusement balancées d'un tableau de pierre, signé de la griffe d'une autre époque, et qui, par une surprise d'art, s'harmonise avec l'élancement des pinacles et des contreforts.

Moins parée, mais plus imposante en raison de l'ampleur de son vaisseau, Saint-Martin, du haut de sa butte, semble dominer toutes les autres églises échelonnées au bas de la côte. L'ogival tertiaire y garde, à travers la vastitude des proportions, une grandeur à laquelle ajoute encore la sobriété de la décoration. Deux rangs de colonnes octogonales, coupées aux angles de demi-colonnes cylindriques, espacent leurs arcatures sous le déroulement du triforium et supportent la retombée des voûtes nouées de nervures croisées. Mais au-dessus du chœur le grand arc surbaissé dessine toutes les formes du prisme, en d'infinis et radieux segments qui se ramifient à travers les floraisons de la polychromie et, comme des trajectoires de fusées, s'en viennent s'éteindre parmi l'étincellement des verrières. Comme à Saint-Paul et à Saint-Jacques, un tronçon de tour carrée, énorme, s'aperçoit à l'entrée, sans couronnement, avec la mélancolie des œuvres interrompues.

Il semble que Liège soit vouée aux églises veuves de tours; ses plus beaux temples sont dépossédés de cet appareil si éminemment religieux, dressé en plein ciel comme un flambeau, un hymne, la mystique échelle qui monte à Dieu. Alors que partout en Flandres

l'église évide et cisèle ses lanternes de pierre dans le bleu de l'air, ici quelques tours romanes, vénérables et trapues, indestructibles comme le roc, lèvent seules la tête. Les révolutions humaines, l'appauvrissement de la foi, la pénurie d'argent peut-être n'ont pas permis aux autres de s'achever en une ascension vers les Gloires et les Dominations. Et cependant Liège a, plus qu'aucune ville, la coquetterie de ses temples: elle les restaure, les complète, les regratte et les peinturlure à l'excès. Quelquefois, à force de peinture neuve, les voûtes finissent par prendre un air bariolé de théâtre, auquel ne manquent même pas toujours les paillons. C'est l'exagération d'une vertu.

On se repose de cette modernité battant neuf dans la contemplation des grandes aîeules rigides, comme momifiées, celles-là, dans leurs robes de pierre, Saint-Jean l'Évangéliste, Saint-Denis, là-bas Saint-Barthélemy. Tandis qu'autour d'elles les siècles ont tout emporté, leur antiquité semble défier les atteintes du temps. A Saint-Denis, comme une charnure restée à l'os, la primitive nef, austère, vide d'ornements, est restée accrochée à la tour. De même, la sombre carapace de Saint-Barthélemy, à part le portail d'entrée, a gardé l'aspect roman, fenêtres en plein cintre, superposées en un double rang, tronçons de tours auxquelles on a mis des gables et des flèches (voy. p. 251). Et Saint-Jean, lui, plonge plus avant encore dans le passé; sa tour a le pied pris dans les poussières même du farouche Notger; là fut la tombe du grand prélat violent; là sont encore ses os. Et cette masse sacrée, de tournure byzantine, avec ses deux tourelles rondes, plus petites, comme une paire de jumeaux au giron d'une besonnière, toutes trois du reste frustes, corrodées, moussues, à jours étranlés de sarbacanes, paraît vraiment faite à la ressemblance du terrible évêque.

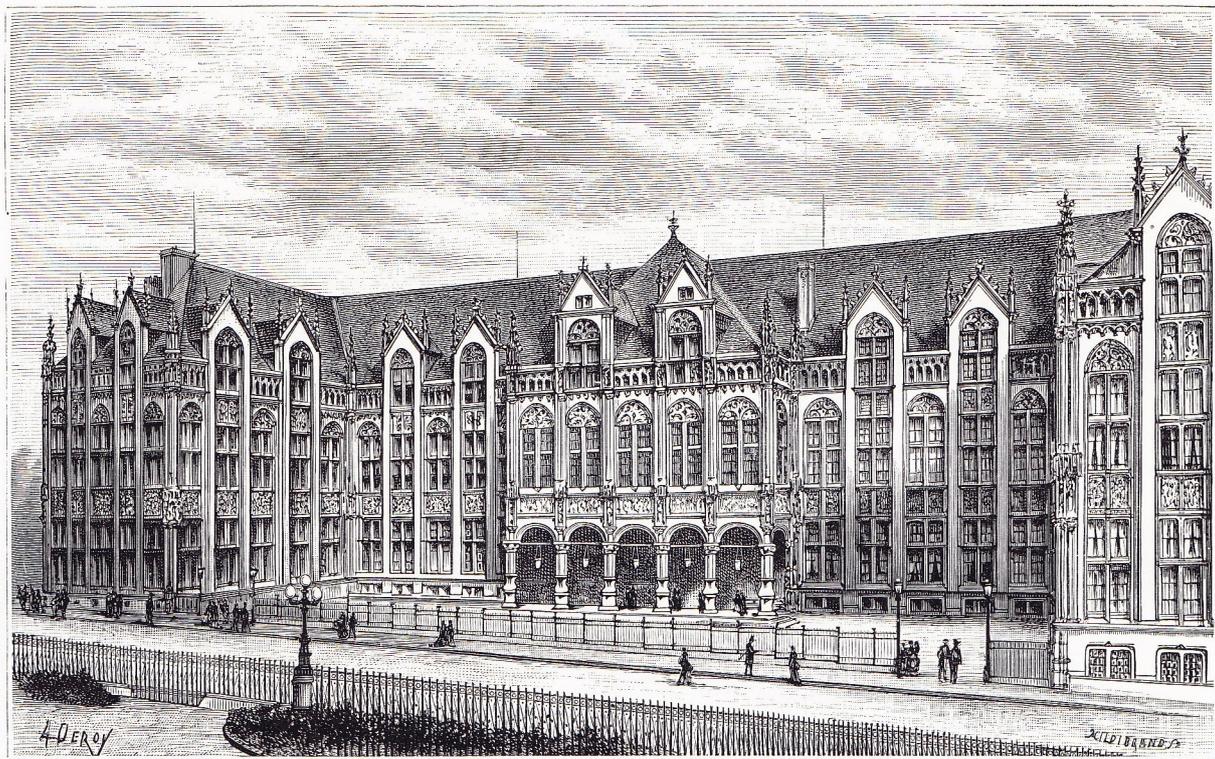
A l'ombre de ce raide profil, un petit cloître ogival a poussé, silencieux, entourant un préau plein d'herbe, avec des bas-reliefs, des plaques tombales, des inscriptions dans la pierre des murs. Tout autour, des degrés conduisent à des portes percées de judas grillagés; un bouton de sonnette pend à une tringle; des fenêtres aux rideaux soigneusement tirés s'ouvrent à côté; et par moments un homme, une femme sonne timidement. Ce sont les clients des ecclésiastiques dont la vie s'écoule là, près du sanctuaire, dans la paix moisie de ce refuge, et qu'à l'heure des offices on voit sortir des humbles petites maisons, tirant la porte sur leurs talons, la soutane battue par leur marche pressée. Liège a plusieurs de ces cloîtres; celui de Saint-Paul est cité pour son élégance; mais le cloître de Saint-Jean, plus modeste, a un charme d'oubli, tout perdu dans les gloires de la tour de Notger. On vivrait là heureux, loin de la rue, avec une œuvre longue et patiente à accomplir, comme les vieux moines.

Toutes ces églises, les très vieilles et les autres, possèdent des trésors, des reliques, des restes du vieux culte, qu'il faut étudier sur place. A Saint-Paul on vous montrera des ivoires, des triptyques, des brode-

ries d'or et de soie, un buste de saint Lambert, prodigieux de ciselure, le groupe de saint Georges, offert à l'église par Charles le Téméraire qui s'imagina ainsi expier les horreurs du sac de la ville. Mais rien ne vaut le chef-d'œuvre d'art qui se voit à Saint-Barthélemy, ces admirables fonts baptismaux martelés pour la grande Saint-Lambert et qui, depuis, servent, dans le vieux temple roman, à l'ondoisement des générations catholiques. La sainte cuve est supportée par un rang de bœufs engagés à mi-corps dans le soubassement, cornes hautes ou obliques, d'une nerveuse et puissante ossature; sur les parois cinq scènes du Nouveau Testament alignent une suite de tableaux délicieux, se rapportant aux cérémonies du baptême;

et toute la construction a pour socle un entablement circulaire en saillie.

L'orfèvre qui cisela cette merveille, Lambert Patras, batteur à Dinant, était certes un grand artiste pour avoir exprimé avec un charme si expressif l'ingénuité et l'intensité du geste dans cette abondance de petits personnages d'une humanité si naturelle et si précise. On reste confondu devant cette date de 1112, dont parle Jean d'outre-Meuse et qui est le millésime de cet étonnant travail. Telles figures, les deux Éphèbes arrosés de l'eau lustrale particulièrement, ont déjà la grâce et le sentiment des précurseurs immédiats de la renaissance; les draperies ondulent autour des corps, et ceux-ci se meuvent sans lourdeur,



Liège : le palais provincial (voy. p. 244). — Dessin de A. Deroy, d'après une photographie.

avec des gestes dont la naïveté n'a plus rien de puéril.

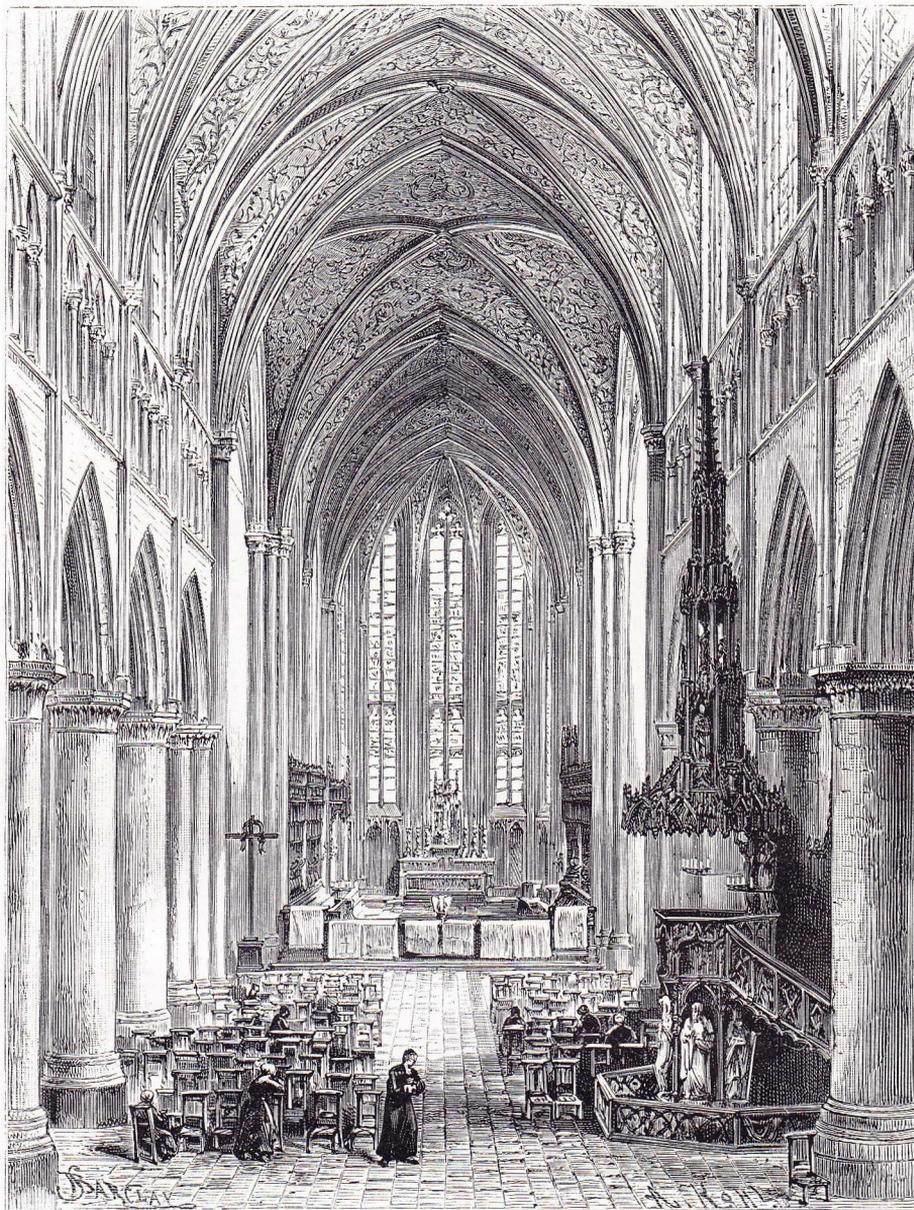
Lambert Patras, d'ailleurs, si extraordinaire qu'il nous apparaisse dans son œuvre, ne fait que s'ajouter, tout en tête, il est vrai, par le temps et le talent, à la pléiade d'artistes magnifiques qui travaillaient au pays de Liège. Parmi ces autres centres de la dinanderie, Tournai, Bruxelles et Bruges, deux villes avaient surtout un renom : Dinant et Bouvignes, qu'une rivalité d'art et d'industrie heurta sur tant de champs de bataille. C'est à Dinant, la cité des Copères, que fondait, inventait et ciselait au quatorzième siècle ce Jehan Josès dont on admire à Notre-Dame de Bourges le lutrin et le grand chandelier pascal; et presque en même temps Nicolas Joseph (Josès?) était employé par le duc Philippe le Hardi pour les Chartreux de Dijon

et les monastères de Bourgogne. Vers 1455 ou 1459, un autre batteur illustre, Jacques de Germes, élevait à des mémoires princières des monuments vantés, aujourd'hui disparus. Un siècle plus tard, deux bucoliaistes, Joachim Patenier et Henri Blès, celui-là à Dinant, celui-ci à Bouvignes, créèrent le paysage animalier et rustique. Liège, de son côté, avait des émailleurs, des enlumineurs, des orfèvres, des sculpteurs réputés : tous ensemble formaient une ruche industrielle qui ne chôma pas et dont les activités s'entendaient toujours à travers les grandes agitations politiques de l'époque. Puis l'art wallon entre dans le courant de la renaissance; ses peintres, Lambert Lombard et Gérard de Laïresse, faciles, abondants, tous deux grands assimilateurs, italianisent leur race dans

des ordonnances compliquées et décoratives; et un beau sculpteur, imaginaire et de métier incomparable, cette main et ce cerveau ailés de Jean Delcour, par moments va jusqu'à refléter le style furieux de Bernin. Ce sont les étoiles vives dans ce firmament de pâles nébuleuses qui ne connut jamais les fulgurantes clartés du génie des Flandres.

Absence d'édifices glorifiant les libertés communales. — Le Liégeois dans le passé. — Une meute de carnassiers. — Le gouvernement des princes-évêques. — La vie en l'air. — Un petit Paris. — Particularités du caractère liégeois. — L'armurier — La boteresse.

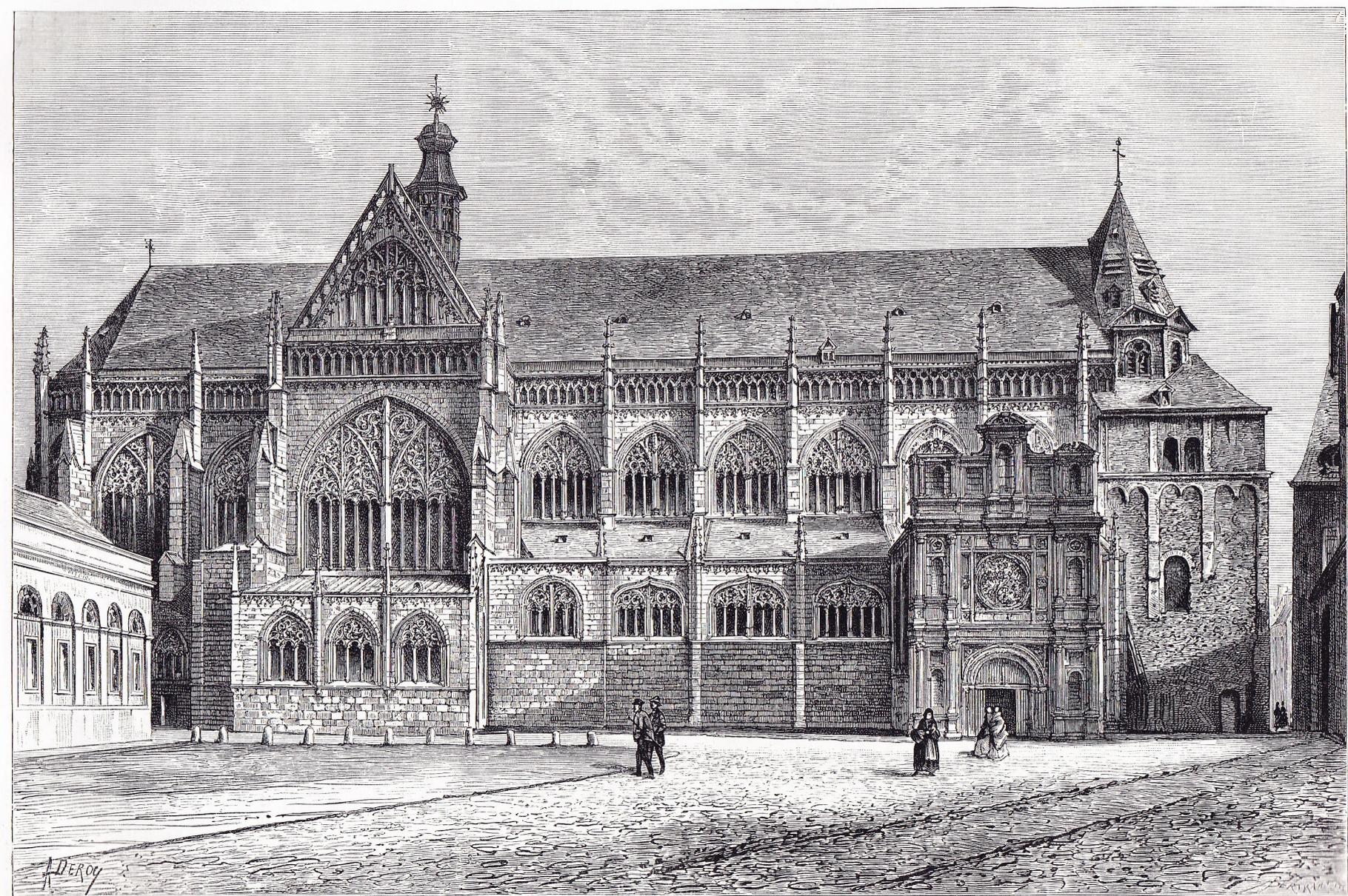
A Liège, la basilique, la maison épiscopale, Dieu et l'évêque remplacent les beffrois et les hôtels de



Liège : l'église Saint-Paul (voy. p. 244). — Dessin de Barclay, d'après une photographie.

ville qui, en pays flamand, magnifient l'orgueil des communes. Le peuple liégeois, toujours à l'avant-plan dans l'histoire réelle, cette grande histoire souffrante du quinzième et du seizième siècle, est à l'arrière-plan dans l'histoire en briques et en moellons que les siècles ont laissée derrière eux. Il n'a pas, comme à Bruges, à Gand, à Audenaerde, à Louvain, à Bruxelles, la grande volière où chante l'âme publique ni la cage

aux rugissements tragiques, l'ancre du lion. Le souffle profond de ses gaietés et de ses colères s'est perdu à travers les hosannahs de ses temples et de ses palais. Son hôtel communal serait une belle demeure privée, mais ne symbolise pas les énergies d'une race. Enfin, un groupe galant et fleuri, au haut d'une colonne, perpétue seule, en la dénaturant, la tradition d'un vieux perron.



Liège : l'église Saint-Jacques (voy. p. 244-246). — Dessin de A. Deroy, d'après une photographie.

Mort pour l'édifice, sans rien qui l'évoque matériellement, il ne revit que dans les chroniques, indompté, superbe, disputant à l'ogre, évêque ou duc, sa chair spirituelle et corporelle. Et le duc est tantôt ce Jean sans Peur, le vainqueur d'Othée, tantôt ce chourineur ivre de colère et de sang, ce politique des coups de folie furieuse, l'affreux Charles le Téméraire; l'évêque, tantôt cette hyène mangeuse de villes, Jean de Bavière, dit Jean sans Pitié, tantôt ce coupe-jarret et ce pince-bourse, le simoniaque Louis de Bourbon, et plus tard les Ferdinand et les Maximilien de Bavière, toute une meute de carnassiers qui s'entend pour le spolier, le tromper, lui sucer son or et ses moelles, finalement l'éventrer comme une bête de boucherie.

Chose admirable : à travers tout, il demeure le Peuple, celui d'alors et de plus tard, le héros et le combattant, s'immolant sur l'autel des libertés, mais toujours renaissant de son sang et de ses cendres, vrai Phénix. Peu d'annales ont plus de gloire et de vicissitudes; d'un bout à l'autre ce sont des rébellions, des défaites, de hautes vertus civiques, d'effroyables désastres, la vie humaine coulant à torrents, le miracle de la fable virgilienne : les abeilles s'engendrant de la mort. Abeilles, en effet, mais dont la cire sert à bâtir des palais de prélats et de princes. Aucun pouvoir ne ressemble d'ailleurs à celui qu'ils subissent et sapent tour à tour, cette main lourde et sacrée où la crosse est d'or, mais les doigts de plomb. Quand la notion de l'État est partout confuse, leur gouvernement s'équilibre déjà par le système des contrepoids : des chartes, des droits civils, un appareil démocratique contrebalancent l'autorité du maître, roi par les hommes et par Dieu; ils ont un réseau solide dont les mailles se replient et enferment l'évêque au bon moment. Au seizième et au dix-septième siècle, leur mécanisme gouvernemental va jusqu'à leur garantir les droits civils et politiques les plus étendus : le clergé, les nobles, le peuple prennent part aux affaires publiques; on ne vote qu'avec l'assentiment des trois états; la confiscation est prohibée; et si le souverain demeure en dehors et au-dessus de toute atteinte, un tribunal redoutable cependant connaît des agissements de ses ministres. Ce haut état social n'a rien laissé après soi, pas un édifice, ni une tour, ni un beffroi. Là-bas, vers la mer, un hymne lyrique monte des maisons du peuple, de ses donjons, de ses créneaux bâtis dans le ciel; le Flamand, race de songeurs et d'artistes, cimente la pierre avec son âme et sa chair. Mais en pays wallon l'esprit n'est plus symbolique. Même la basilique, avec sa prodigalité de fenêtres et ses flots de clarté, si merveilleux qu'y soit l'art, perd de son mystère en perdant de ses enveloppantes obscurités. Le coupant et dur silex des rocs voisins perce jusqu'en ces natures d'hommes industriels, positifs, dédaigneux de la chimère.

De ce côté donc, point de surprises pour l'étranger. Le charme est ailleurs, dans l'assiette de la ville à mi-côte, dans l'amphithéâtre de collines qui l'enserme, dans le labyrinthe de ses petites rues emmêlées comme

les tortilles d'une forêt, dans les escaliers qui vont, grimpent, biaisent à travers ses maisons (voy. p. 253), dans les vieux murs fleuris de saxifrages qui, en plein cœur de la cité, mettent un air de campagne, dans la superposition de ses terrasses étagées le long des pentes avec des rampes en bois, des pavillons chinois, des galeries et des belvédères, dans les bosquets et les parterres de ses jardins suspendus, dans cette vie en l'air et cette fraternité de la montagne et de l'habitation, si loin des banales symétries de nos capitales. Il est aussi, le charme, dans la gaieté et la vivacité du caractère, les saillies de l'esprit local, une verve gauloise et rabelaisienne qui pétille au moindre choc, le liant et l'aménité de ce peuple si vite conquis, sans morgue ni réserve, et qui se livre dès l'abord. Grand ami du plaisir, il aime les godaillies, la bâfre, la noce, non par goût de la crapule, mais par un épicurisme sensuel qui lui fait exprimer les sucres de la vie. Là où un Flamand s'entonne, engoule les nourritures, lappe le vin et la bière, content de se vautrer dans une large joie animale, le Liégeois apporte une fleur de poésie : gais devis, musiques, ballades sur l'eau, la grâce d'un joli sourire de femme. Personne n'a au même degré l'art d'animer une partie; c'est un impresario de fêtes galantes, jamais à court de ressources; avec lui, la folie ne languit pas, et il improvise encore des sauteriers, des pique-niques, des chansons, quand tout semble épuisé. Par là-dessus rieur, hâbleur, craqueur, la moquerie aux dents, mais le cœur sur la main, avec une finesse dans la gaudriole et peut-être une distinction plus déliée que le Wallon n'est accoutumé. A un pas de la Prusse, c'est comme le Parisien d'une petite France, parmi des vignobles, avec les « mouches » et les équipées canotières de son fleuve, et, sur les berges de Kinkempois, ses guinguettes, ses pelouses à danser et ses fritures.

Le peuple lui-même, dans son dur labeur, garde une jovialité et une insouciance bon enfant, avec une politesse accorte et familière, une complaisance qui ne marchande pas la peine. Dans le haut comme dans le bas, d'ailleurs, le plaisir ne fait pas oublier le travail : toute la semaine, la forge flambe, activée par les bras et les intelligences, et c'est par milliers que l'industrie compte ici ses capitaines et ses soldats. Houillères, verreries, usines métallurgiques ont à leur tête une élite éprouvée d'ingénieurs, comme là-bas, dans les antres enflammés du Borinage et de Charleroi. A toutes les expositions universelles, l'effort parti de ces divers points a paru reculer les limites du connu; ils appliquent, inventent, multiplient l'emploi de la mécanique; et la grande école des mines liégeoise, en outre, élabore et discipline incessamment des bataillons pour les explorations futures. Cette nombreuse et vive jeunesse, venue de partout avec des idées d'étude et de plaisir, tout à l'heure bouchera les vides dans l'armée des hommes du fer, du feu et du charbon; et en attendant elle jette dans l'air de la ville la chanson et l'éclat de rire de ses vingt ans.

A côté de ces industries puissantes, Liège en possède une autre, qui l'a rendue célèbre par le monde : sa fabrication d'armes. L'armurier est ici le véritable ouvrier de la cité et le type populaire par excellence ; à lui seul il ferait une armée, si les métiers se levaient encore, comme autrefois ; partout son enclume retentit ; des quartiers entiers se changent en un immense

atelier, dont chaque maison forme une dépendance ; et les femmes, les hommes, les enfants, tout s'emploie à limer, polir, ajuster, fourbir, transporter les canons de fusil, de l'aube à la nuit. Dans certaines rues, l'unique circulation se compose de leurs allées et venues ; le pavé trépide sous le roulement des chariots chargés de montagnes de fusils ; toute fenêtre encadre



Liège : église Saint-Barthélemy (voy. p. 246-247). — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

un établi, avec de cordiales et rudes figures se mouvant autour.

A la longue, la spécialité du travail a créé des mœurs à part qui donnent à ces agglomérations ouvrières une physionomie distincte. Un armurier n'accepterait pas d'être confondu avec les artisans des autres métiers, les jugeant inférieurs dans leurs pratiques à ce que la main-d'œuvre exige de sa part d'adresse et d'ingénio-

sité. Et quelque chose de la vaillance et de la franchise militaires a fini par passer dans son caractère, établissant ainsi des affinités entre la destination réputée glorieuse des armes qui par milliers sortent de ses forges et son constant labeur pour leur donner leurs mortelles et secrètes vertus.

Dans ces mêmes quartiers se retrouvait encore, il y a quelque vingt ans, en son originalité bourru, la

créature hommasse et parcheminée, la puissante, fruste et musculeuse femelle virilisée par ses coups de force, la « boteresse », comme on appelait ce véritable homme de peine de la ville. Le brûlot aux dents, une bourre de poils s'échevelant sur le front, on la voyait monter ou descendre les raidillons de la Pierreuse, la hotte ou « bot » au dos, à grandes arpentées de ses maigres tibias, sous des charges qui auraient fait ployer des bêtes de somme. Sans trébucher, d'une haleine elle faisait le trajet de Liège à Maestricht, avec un bât de cinq cents kilos, ne s'arrêtant qu'aux bouchons pour ingurgiter d'un trait de pleins verres de genièvre, agressive, haute en gueule, toujours rognonnante. Bâtie en force comme un vrai mâle, elle s'enorgueillissait de ce dicton : « un Flamand bon pour deux Wallons, mais une boteresse bonne pour deux Flamands ». Quand on éleva la butte de Waterloo, haute de deux cent vingt-six marches, elles arrivèrent en masse, s'attelèrent aux chariots, brouettèrent les terres, infatigables. En temps ordinaire elles s'employaient surtout à transporter des bottelées de fusils, qui, échafaudées en tas en travers de leurs épaules, formaient au-dessus d'elles de menaçants édifices. Les jours où chômaient ce travail, elles s'occupaient à confectionner pour les citadins des boulettes mi-terre mi-charbon ; les mains sur les hanches, elles dansaient des bourrées devant les portes, à coups de talons pulvérisant la houille et rythmant leurs saltations avec des refrains burlesques ; ensuite elles pétrissaient dans leurs mains la pâte molle, l'arrondissaient, finalement la mettaient sécher sur l'aire ; et les trottoirs ressemblaient à des maies chargées de petits pains ronds, dans un fournil de boulanger.

Cette habitude ne s'est pas perdue à Liège ; les gens qui n'ont ni jardin ni cour font encore fabriquer leur combustible sur la rue ; mais il manque la silhouette furieuse, les tours de reins saccadés et l'égrillarde garulいたé des boteresses du bon temps. La race des terribles commères s'est abâtardie ; celles d'aujourd'hui, de portefaix qu'étaient les mères et les aieules, sont devenues commissionnaires et messagères sur les marchés et les places publiques ; elles ont toujours les épaules sanglées des bretelles du bot, mais ne portent plus que des charges légères, denrées, légumes, petits paquets ; et, loin d'être des maugrabines, quelques-unes sont avenantes, frisques et gorgiasées. Tous les matins elles se réunissent, soit place Saint-Lambert, soit en quelque autre lieu de la ville, attendant le client : c'est là qu'on vient les trouver et que se font les accords.

Le dimanche à Liège. — Les divertissements du peuple. — Le canotage, les guinguettes, les sauteries. — Le cramignon. — Excursions et promenades. — Chaudfontaine. — La ligne de l'Ourthe. — Tilff et Esneux. — Franchimont. — Spa.

Le dimanche venu, la fourmilière liégeoise fait halte, clôt ses vitrines, gagne les champs ou tumultue aux foires de paroisse. Par ribambelles, les ouvrières, les

trottins, les demoiselles de magasin, comme une nuée de papillons s'abattent sur les carrouselles, envahissent les embarcadères, fuient vers les tonnelles. Svelte et brune, l'œil émerillonné, la lèvre mutine, folle de musique, de bals et de friture, la Liégeoise fait alors claquer ses rubans et son rire dans de grandes parties qui battent les buissons, glissent sur l'eau, tournoient au ronflement des orchestres. De Petit-Bourgogne à Liège la campagne est prise d'assaut ; des trilles, des chants, des vols d'oiseau lâché emplissent les bois de Kinkempois ; on monte la côte de Vivegnis ; on se répand à Jupille, Herstal, Angleur ; tous les coteaux sont diaprés par la tache claire des robes et des ombrelles. Et le soir, après les galopées, les sauteries et les repas sur l'herbe, on regagne enfin la ville pour faire le « cramignon », cette farandole wallonne qui traîne par les rues, s'allonge par les places, se tord et se replie à travers des quartiers entiers, les mains enlacées, comme un gigantesque serpent. Alors les maisons se vident ; hommes et femmes se mêlent à l'énorme guirlande humaine ; on était cinquante, on est bientôt trois cents ; une voix chante une ronde populaire que la bande entière répète en courant, gambillant, fringuant, tournoyant en longues ellipses autour des passants. Puis le cercle se rompt, la file se refait, de nouveau l'air joyeux résonne, là-bas, au loin ; et jusque passé minuit, dans le noir des rues, ondule et va la folle sarabande. Un poète du cru a recueilli les lieds qu'on appelle cramignons et dont le nom a fini par s'appliquer au branle lui-même : il y en a qui ont une grâce d'idylle ; d'autres visiblement sont des satires, et presque tous ont trait à l'amour, en mal ou en bien. Mais cette veine gaillarde s'épuise, dit-on : quelquefois la ville institue un concours ; ainsi faisaient les antiques chambres de rhétorique. Seulement, au lieu de gais rimeurs, chansonnant les joies et les misères du peuple, apparaissent des rimailleurs d'odes à la patrie, au roi et à la constitution.

Tandis que les petits ménages d'artisans, les bandes d'étudiants, les équipes de canotiers et de canotières cherchant l'ombre des taillis, pêchent à la ligne sur les bords de la Meuse ou fendent l'eau à coups d'aviron, les familles bourgeoises, les riches marchands du « Quadrilatère », les smalas d'employés et de fonctionnaires s'empilent dans les trains qui sillonnent les délicieux pays baignés par la Vesdre et l'Ourthe. Un dimanche sans une redoute à Chaudfontaine, une ballade à Tilff ou une omelette aux auberges d'Esneux semblerait manqué. Dès le matin, wagons et coupés, comme de grandes volières, s'emplissent d'un froufroutement de mousselines et d'un joli cailletis de rires ; enfin la vapeur siffle, on démarre, et dans la glace des portières s'encadrent des collines, des barrages, des eaux écumantes, des villages perchés sur la côte ou couchés dans la vallée. Un roulement de tonnerre se prolonge ; la petite flamme jaune des voitures s'allume dans les ténèbres : c'est le train qui s'engouffre et plonge au creux des monts. Rien que



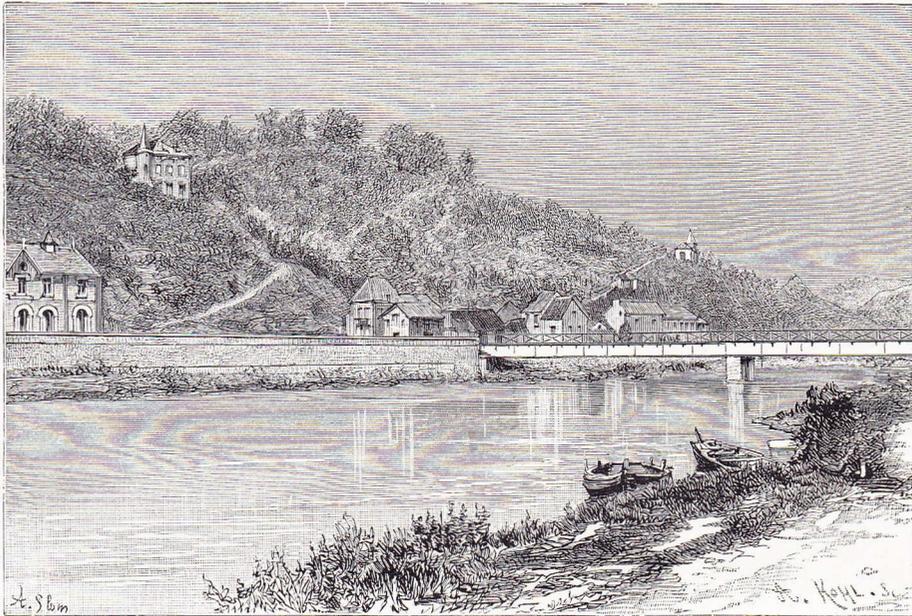
Une ruelle à Liège : les boteresses. — Dessin de X. Mellery, d'après nature

de Liège à Verviers il y a onze tunnels; en tous sens la sape et la mine ont fait sauter les grands rochers farouches; on passe du jour à la nuit et de la nuit au jour coup sur coup, sans pouvoir se reconnaître, emporté dans l'enchantement et le vertige d'un tourbillon.

Brusquement un paradis de feuillages, moiré par les sinuosités de l'eau, se déroule; du haut en bas la montagne est tapissée de verdure; elle découpe ses crêtes en plein ciel, festonne au loin les horizons, étage partout ses amphithéâtres de taillis et de bois, et, comme au fond d'un entonnoir, une crique se creuse, rafraîchie par la bruine légère des cascates, avec des gazons, des bosquets, de roses façades de chalets égrenées sous les arbres. Alors les vitres tintent, les portières battent, le train débarque sur le quai les folles caravanes, qui, la minute suivante, se débandent sous

les ombrages, escaladent les pentes vers Ninane et Beaufays ou vont tournoyer sur les pelouses du Kur-saal. On est à Chaudfontaine, un Spa en miniature, comme l'autre célèbre par ses promenades, ses amusements champêtres et ses eaux thermales (voy. p. 256).

Cependant une partie de cette foule endimanchée qui encombra la gare de Liège a envahi les voitures de la ligne de l'Ourthe. On a laissé là-bas la chaîne; on va vers la nature; l'eau, la montagne, les sentiers fleuris disent au cœur des paroles mystérieuses. Angleur s'efface dans les fumées; sur les hauteurs le manoir de Colonster effile ses tourelles; une histoire s'évoque, celle de ce Des Prez, maître du château et du pays, que l'évêque Notger promenait en Allemagne pendant qu'on rasait son donjon et qu'on bâtissait à la place une église, Sainte-Croix. La locomotive crache, souffle, stoppe. « Tilff! » crie le garde. Et les uns,



Tilff. — Dessin de Slom, d'après une photographie.

plus hardis, prennent le chemin des grottes, quatre heures de parcours à travers des salles aux noms romantiques, les Harpes, les Écharpes, la Baignoire des Nymphes, le Boudoir des Muses, la Blanchisserie des Fées, quelquefois le long des précipices; les autres errent à travers les prairies, gagnent le hameau de Mery, gravissent la côte qui mène à Esneux, vrai village de montagnes et rendez-vous de villégiature encombré. C'est là tout à la fois comme une vie d'isolement et de famille : tout le monde se connaît; la table d'hôte met un lien d'une heure entre personnes qui ensuite se dispersent, courent les aventures du plein air et ne se retrouveront qu'à la chandelle, le soir, dans le coup de dents du souper. Mais le touriste du dimanche, lui, n'attend pas l'apaisement délicieux du crépuscule; un train passe; il s'y jette, heureux tout de même de cette indépendance d'un jour dans le vent grisant des monts.

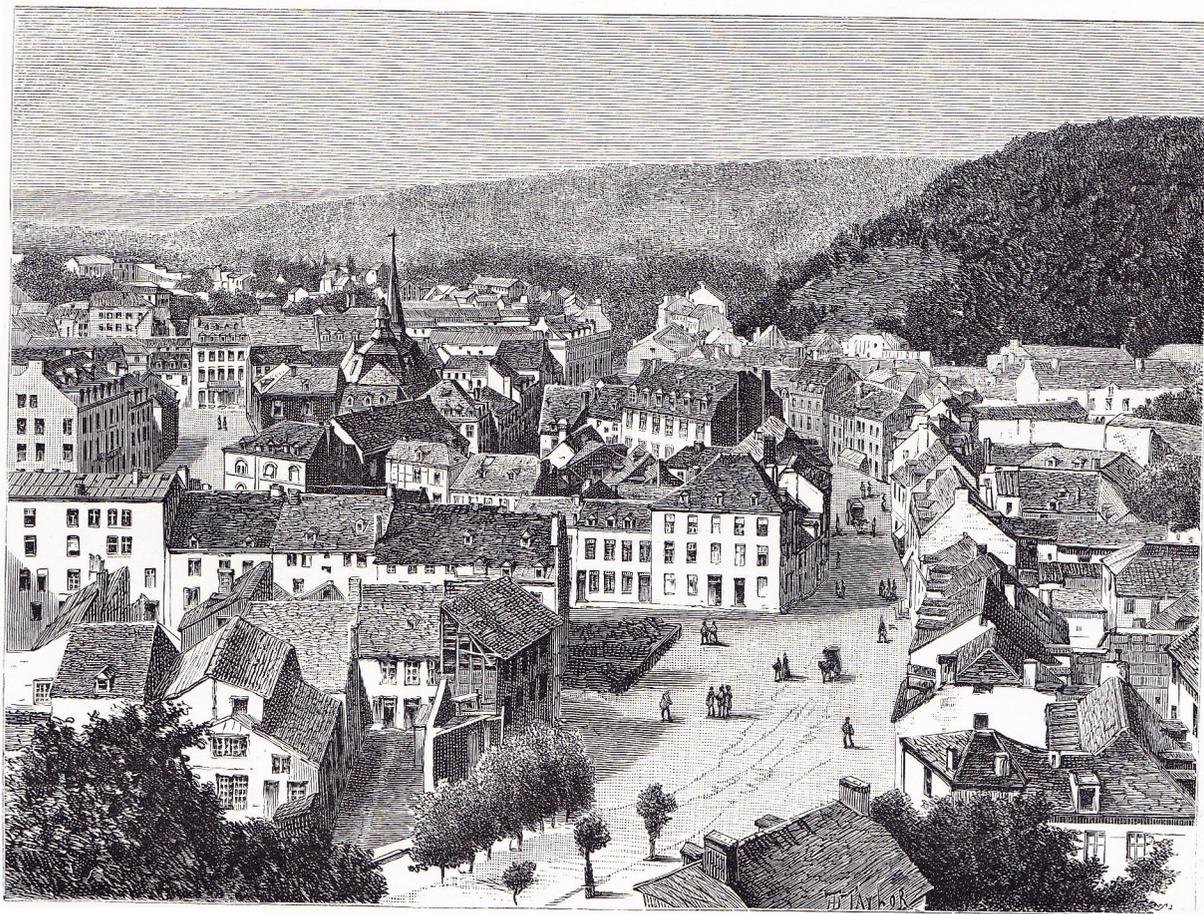
Les marcheurs se font descendre à Pepinster, pour de là pousser jusqu'à Spa, par Jusleville, proche de Sohan où Las Cases écrivit le *Mémorial de Sainte-Hélène*; Theux, une ville du quinzième siècle qui n'est plus qu'un grand village, avec une vieille église à tour trapue, curieuse à visiter pour sa voûte plane, divisée en compartiments peints, ses bénitiers, ses fonts baptismaux et ses dalles funéraires; enfin la Reid, une sauvagerie dans un désert, cinquante à soixante huttes mal hourdées autour d'une chapelle en torchis, recouverte de glui. En chemin, on fait un crochet vers Franchimont, une ruine énorme mangée par les lierres, toute une histoire sombrée là dans les ronces et les orties avec des sièges, des massacres, des incendies, des parades royales, depuis Réginard, le premier marquis, jusqu'à l'évêque Louis de Berg, son dernier hôte, presque huit siècles de deuils et de gloires. Les princes, les ambassadeurs, les gens de cour qui allaient

prendre les eaux de Spa y faisaient étape, au temps d'Ernest de Bavière; et les cuisines flamboyaient, des tables fastueuses étaient dressées, les musiques rendaient les vins plus doux.

Passé la Reid, on est presque à destination. Bientôt une allée de grands arbres, une nef gothique bâtie avec des feuillages entrelace ses arceaux, frangée par les écumes d'un ruisseau encombré d'éboulements : c'est le vestibule d'entrée au bout duquel tout à coup la ville apparaît, fraîche, lustrée, passée au vernis qui allume et fait reluire sa trop vantée tableterie. A chaque ouverture de saison, Spa a l'air de sortir d'une

de ces petites boîtes que le commerce a répandues partout, claires comme des miroirs où se refléterait une nature pompadourée et qui lui ont fait un renom d'art à travers toute l'Europe. Les maisons, peintes à neuf, derrière leurs rideaux blancs, semblent cligner de l'œil au passant; il y a une invitation dans les seuils entre-bâillés des chambres; et, sur le pas des portes, les habitants eux-mêmes, rhabillés de frais après le grand somme de l'hiver, ont l'air de dégeler au soleil de petits sourires automatiques.

Spa, l'été, devient une grande auberge; tout y est à louer, jusqu'aux moindres recoins; le tablier du garçon



Vue générale de Spa. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

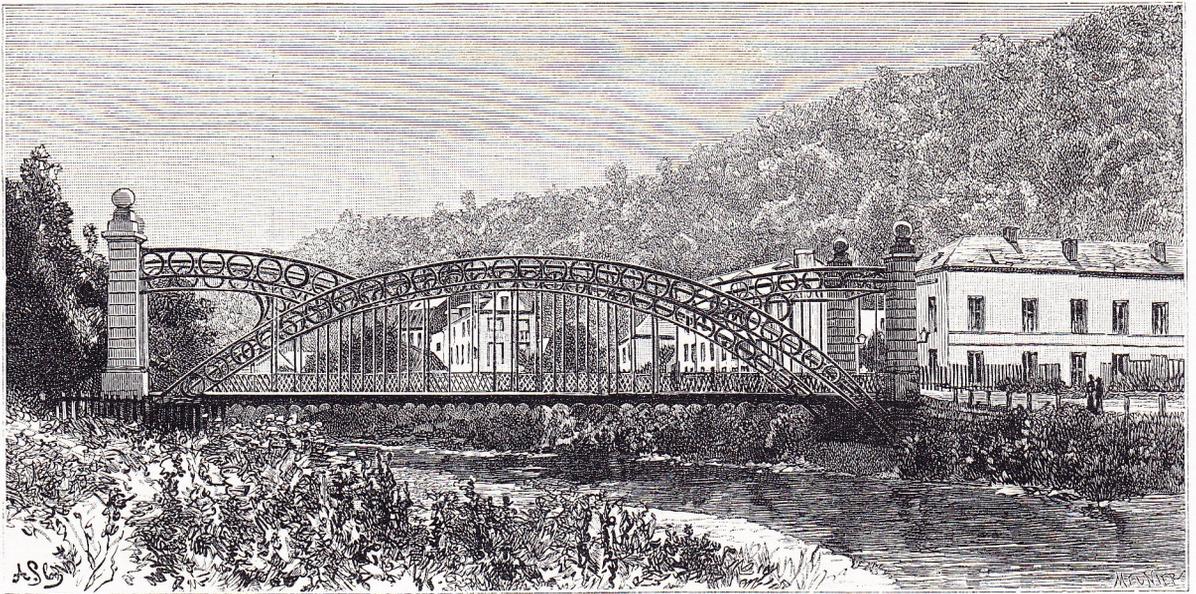
servant ondule à travers les horizons comme une oriflamme. Mais on n'a pas encore taxé l'air, le ravin et la montagne; la promenade Meyerbeer, la promenade des Anglais, celle des Artistes appartiennent toujours au premier rêveur venu; à travers l'affairement du grand caravansérail, des coins d'ombre et de solitude ont la douceur des bonheurs volés. La foule et la mode, elles, vont au classique tour des fontaines : Barisart, le Tonnelet, la Sauvenière et la Géronstère, flirtent et coquetent dans les salons du Casino, une enfilade de grandes pièces superbes, salles de bal, de concert, de lecture et de spectacle, flânent aux concerts du Parc de sept heures, sous les survivants des grands ormes

plantés il y a près d'un siècle et demi par l'archevêque d'Augsbourg, et régulièrement, une fois par jour, font leur dévotion au trinkall du Pouhon.

Cependant, depuis l'abolition des jeux, la haute vie mondaine, éternel regret du Spadois qui ne sait pas oublier les folies des grands seigneurs du bon temps, a fait place à un train mesuré, tranquille, un peu monotone. Les belles pécheresses qui à pleines mains gaspillaient les billets de mille envolés de la roulette, n'emplissent plus les rues du tapage de leurs toilettes et de leurs caprices. On ne voit plus passer, dans un tourbillon de crinières, les fringants équipages à la Daumont et les caracolants four-in-hand des rois du

turf et de la gentry. Le Pactole, alimenté aux urnes mystérieuses de la chance, a cessé d'épandre par les boutiques et les magasins ses flots d'or jaune, de blanc métal et de bank-notes. Ainsi se lamente le chœur des insatiables citadins en tâtant leurs escarcelles. Et cependant Spa est toujours la grande volière ouverte à tous les vents; par milliers ses tabatières, ses étuis, ses boîtes à ouvrir, industrie d'innombrables artistes, propagent au loin le charme riant de ses paysages; et ses eaux thermales ont gardé les vertus qu'elles avaient déjà au quatorzième siècle. En ce temps-là le bourg n'était encore qu'une agglomération toute primitive, perdue dans le giron des bois; mais déjà les habitants des pays voisins y venaient prendre les eaux. Un indus-

triel de Bréda, un Collin Wolff ayant obtenu d'Adolphe de la Marck, prince-évêque de Liège, la concession de douze bonniers, y avait bâti une maison, proche la fontaine du Pouhon; son exemple fut imité; bientôt d'autres maisons s'élevèrent près de la sienne, et toutes ensemble formèrent la place du Marché actuel. Il ne paraît pas, du reste, que le séjour y fût bien commode pour l'étranger; on était obligé d'apporter avec soi la tente sous laquelle on campait dans les prairies avoisinantes. Et deux siècles plus tard les conditions de la vie y réalisaient si mesquinement l'idée d'une villégiature confortable, que Marguerite de Valois, reine de France et de Navarre, venue là sous prétexte d'une cure, aima mieux se cantonner dans Liège. « Les



Chaufontaine (voy. p. 254). — Dessin de Slom, d'après une photographie.

eaux de Spa n'estans qu'à trois ou quatre lieues de là, et n'y ayant qu'auprès un petit village de trois ou quatre méchantes petites maisons, Mme la princesse de la Roche-sur-Yon fut conseillée par les médecins de demeurer à Liège et d'y faire apporter son eau.... De quoy je fus fort aise, pour faire nostre séjour en lieu plus commode et si bonne compagnie. »

Cette peinture dans la manière noire aurait besoin de quelques retouches aujourd'hui, si le royal écrivain pouvait amender la pitoyable réalité d'alors par la pittoresque et fourmillante réalité actuelle. Une longue tradition de prospérité, basée sur les agréments de l'existence et les miraculeuses propriétés de ses fontaines, a fait du petit « village », où Mme de la Roche-sur-Yon ne trouvait pas à loger, une avenante cité par

laquelle plus d'une autre reine depuis a passé et qui, tous les ans, voit se mêler au pâle cortège des valétudinaires la troupe volante des belles filles d'Eve pour qui les eaux bénignes de la Sauvenière et de la Géronstère ne sont que des dérivatifs du fleuve du Tendre. Et cette immuable vogue s'explique encore par le privilège d'une nature exceptionnelle. Dans son entonnoir de montagnes qui la préservent des vents du nord, Spa garde, parmi la désolation des Fagnes voisines, la fraîcheur et la grâce d'un petit paradis d'été, alternant les rumeurs de la ville avec les silences de la nature.

Camille LEMONNIER.

(La suite à la prochaine livraison.)